

Lettre de Combattant

ENTRE DEUX TRANCHEES

Lors de notre montée aux tranchées Marie-Thérèse, à quatre heures du matin, on nous apprend, à notre grande surprise, que la ligne était composée de diverses tranchées sans liaison entre elles. L'une de celle-ci avait été prise dans la nuit par les Boches qui, croyait-on, l'avaient évacuée. Ma section reçoit l'ordre d'aller la reconnaître coûte que coûte, et de l'occuper immédiatement si elle était abandonnée. Il y avait 60 mètres de terrain à franchir, sur la droite, à découvrir.

Mon escouade était en tête. Les premiers hommes qui sautent hors de la tranchée sont abattus à coups de fusils. Le sergent fait observer au lieutenant que les Boches tirent sur nous à 80 mètres et qu'il y a bien peu de chances de passer: "Il le faut, continuez." On continue. Mon tour est arrivé. Je me hisse (sac au dos, moussettes, bidon, fusil) sur le parapet et me mets à ramper (pas facile avec tout ce chargement). Autour de moi deux tués; un blessé à la tête en sang, couché sur le dos, agite convulsivement les mains, il agonise et se plaint doucement. Plus loin, un autre, couché à plat ventre, me crie d'un voix suppliante: "Les brancardiers! mon gars, fais venir les brancardiers!" J'avance toujours en rampant. Derrière moi, des camarades suivent. Les balles claquent par terre, tout autour de nous. Il faut avancer toujours, cependant, quoi qu'il arrive. Justement, les courroies de mes moussettes et de mon bidon se prennent dans les branchages épars sur le sol. Me voilà arrêté, le nez en terre. Deux camarades me dépassent et s'inquiètent si je suis blessé ou tué. D'un violent effort, je m'arrache des branchages et poursuis ma route de couleuvre.

A ce moment, on nous fait passer de bouche en bouche la tranchée: "Ne vous rabattez pas sur la gauche." A quelques pas de nous, des gabions non remplis de terre sont empilés en tas;

nous poussons jusque-là. Ils ne nous abriteront pas, mais derrière eux, les Boches ne nous verront plus. On y arrive et on s'arrête pour souffler un peu. Le soleil chauffe déjà, et nous sommes ruisselants de sueur. Tout le monde se colle le nez en terre et ne bouge plus. Mais les Boches continuent à nous fusiller à travers les gabions. Deux de mes voisins sont blessés, l'un aux reins, l'autre à la nuque. Je me retourne rapidement. Derrière nous, des morts et des blessés gisent épars. Notre sergent passe un caporal blessé à la cuisse. Plus loin, l'un de nous meurt, la tête renversée, avec une affreuse blessure à la joue, une halle explosible, probablement. Et d'autres encore. Et puis... personne. Nous sommes là six derniers ces gabions à travers lesquels sifflent les balles. Plus de sergent (il était tué). Nous commençons par boire un coup avec nos bidons (pas facile à faire sans trop lever la tête). Puis un court conciliabule.

La situation est parfaitement nette, comme chacun le reconnaît immédiatement. Nous avons l'ordre d'aller occuper la tranchée située plus loin, il faut y aller. Nous avons l'ordre de ne pas nous rabattre pour cela sur la gauche, donc on passera par la droite. En attendant, on décide de faire une petite pause de quelques minutes pour reprendre haleine. Un bleu de la classe 1915 est allongé à côté de moi. Il s'inquiète, lève la tête pour voir le terrain et retombe en poussant un gémissement. Il a été tué raide d'une balle au front. Un filet de sang coule de son nez et de sa bouche, et retombe tout tiède sur sa main. Un camarade placé devant moi se retourne, le visage en sang: "Enlève-moi mon sac." Je le crois blessé, il n'en est rien. C'est du sang du tué qu'il a reçu en pleine figure. Il en éprouve une émotion telle qu'il s'en trouve désespéré. Je lui enlève son sac. Il retombe presque évanoui. Deux autres, étendus sur le ventre, ne bougent plus. Je les crois tués et m'approche. Ils ronflent comme des bienheureux sous l'inverse des balles. Ça se comprend. Depuis trois jours, nous avons successivement

fait une marche de 30 kilomètres, passé une nuit blanche dans le train, empli à raison de 45 par wagon de marchandises, fait une marche de 20 kilomètres et finalement passé une nuit en marche dans des chemins creux et des boyaux arrosés de strappells.

Surgit un sergent, en face de nous. Il a gagné la fameuse tranchée par des taillis. Elle n'est pas occupée. Il vient nous montrer la route. En arrivant, il me croit tué. Je suis à plat ventre, légèrement soulevé, la bouche ouverte pour respirer un peu. Une balle vient frapper le sol à 10 centimètres à peine de ma joue. La gerbe de terre qu'elle soulève s'engouffre dans ma bouche. Je me mets à cracher tant que je peux. On me demande si je suis blessé. Mais je suis bien empêché de répondre! J'entends dire tranquillement autour de moi: "Il est fichu!" Mais quelques instants après, je rassurai mon monde.

Tout compté, nous voilà cinq, plus le sergent. Il est entendu qu'il va nous montrer le chemin. Nous partons un à un en courant, le dos baissé, à travers des taillis qu'on aperçoit sur la droite. En ma qualité de doyen d'âge, je réclame l'honneur de partir le dernier. Le sergent part, puis les autres. Je m'élançais à leur suite. Les feuilles tombent, arrachées par les balles. Je trouve mes quatre poils blottis dans un entonnoir. Ça va bien. Le sergent repart — et nous en suite — dans un deuxième entonnoir. De là nous faisons, toujours un à un, un nouveau bond qui nous amène dans la tranchée en question. Ahurissement! Nous y trouvons onze poils de la 2e section. Ils ont réussi à se faufiler par un autre côté et n'ont eu aucune perte. Tous arrivent pour me serrer la main avec des paroles du cœur qu'on n'oublie pas. Ils m'avaient cru tué, eux aussi, et leur plaisir de me revoir éclatait de sincérité.

Mais tout est bref au feu. Nous avons une tranchée de 240 mètres à occuper et nous sommes dix-sept! On s'agresse et il est entendu qu'en cas d'attaque on tire à toute vitesse, et qu'on ne se replie pas.

Tout à coup quelqu'un tombe dans la tranchée sur notre droite. C'est un capitaine de chez nous qui commande la 3e compagnie.

— Qu'est-ce que vous faites là? — Nous occupons la tranchée, mon capitaine.

— Combien êtes-vous? — Dix-sept, mon capitaine.

— Vous ne manquez pas de culot d'avoir de pareilles prétentions! Tenez bon.

Il part en arrière de la tranchée et, tranquillement, comme à la promenade, s'en va, la caine à la main, vers le reste de notre compagnie, établie plus loin dans l'autre tranchée, sur la gauche. Il est arrivé sans avoir essuyé un seul coup de feu!

Trois heures après, par un long détour sur l'arrière, toute la 2e compagnie nous rejoignait. Et c'était des serrements de mains muets qui en disaient long. J'ai même cru un instant que notre petit sous-lieutenant allait nous embrasser. Il n'a pas osé!

Voilà la petite histoire trop longuement contée. J'oublie de dire que nos blessés n'ont été relevés qu'à la nuit, lorsqu'on a eu terminé un boyau creusé, exprès pour eux. Plusieurs étaient morts!

Durant cette marche à plat ventre, je m'attendais à tout instant à recevoir une balle dans la tête. Contrairement à tout ce que j'aurais supposé dans ces moments-là, l'esprit travaille avec une lucidité et un calme extraordinaires. On sait parfaitement à quoi s'en tenir, et on aperçoit avec une netteté parfaite ce qu'il faut faire. La perspective d'être tué apparaît comme secondaire. Il s'agit avant tout de jouer au plus malin et de remplir sa mission. Le reste, pure veine!

Téléphonez Main 3751

Le Plan Turco-Allemand à Constantinople

"Le Bulletin de l'Œuvre des Ecoles d'Orient", de Mgr Charmetant, publie l'instructive communication suivante, qui lui vient directement de Constantinople par une voie sûre:

"Pour tous ceux qui connaissent les mœurs et les habitudes turques, il est communiqué à fond les intentions réelles du gouvernement ottoman et des inspirateurs les Allemands. Il ne vise à rien de moins que la destruction de tous les non-musulmans aisés et la confiscation de leurs biens au profit de l'armée. Est-il besoin de dire

qu'il sera fait exception pour les Austro-Allemands?"

Les Sympathies Suédoises.

Les avis sont partagés en Suède sur certaines questions touchant l'issue de la guerre et ses conséquences. L'Angleterre à ses ennemis, l'Allemagne à ses ennemis. Mais en vain on chercherait à découvrir la moindre hostilité contre la France et nos germanophiles eux-mêmes n'ont pour la France que les sentiments les plus affectueux. Ces sentiments d'ailleurs ont de profondes racines dans notre histoire et dans les traditions intellectuelles et morales de nombreuses générations. La Suède

d'aujourd'hui, loin de vouloir briser ces traditions veut au contraire leur donner une vigueur neuve.

L'ABEILLE

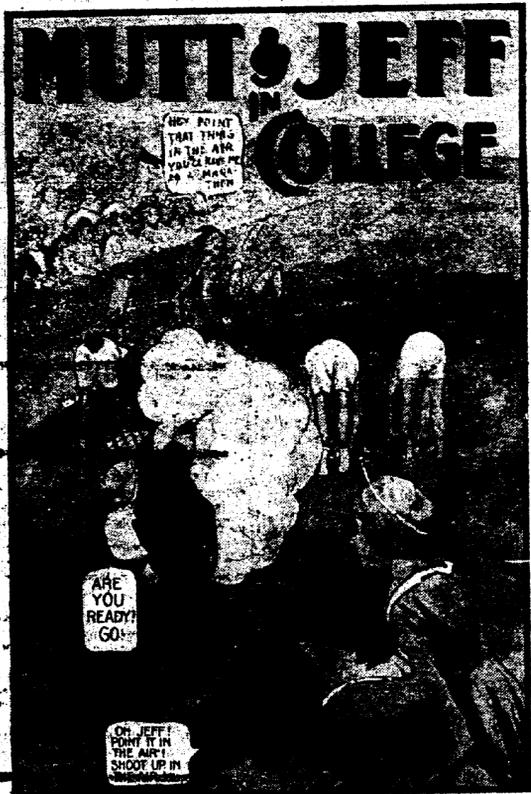
de la Nouvelle-Orléans sert des abonnements au prix de 65 sous par mois, de nos bureaux, ou 15 sous par semaine pris au porteur. ETES-VOUS ABONNÉ?

A. NICOLLE

Ex-officier ministériel près les tribunaux français. Consultations légales, dérance de propriétés, location et vente d'immeubles. 611 Bâtisse Henner. Avec A. Schlosser Cie, Real Estate and Farm Land Co. Phone 4028. 2602-1st dim



Large advertisement for L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS JOURNAL DEMOCRATE REGULIER. Includes text: 'L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS JOURNAL DEMOCRATE REGULIER. POLITIQUE LITTÉRAIRE SCIENTIFIQUE COMMERCIAL. Contre la prohibition En faveur des courses Sans liberté il n'y a pas de vertus. TÉLÉPHONE MAIN 3487. Trois Éditions Distinctes: Edition Quotidienne, Édition Hebdomadaire, Edition du Dimanche. Vous pouvez avoir L'ABEILLE chez vous, par l'intermédiaire des porteurs, pour 15 SOUS par semaine, ou la recevoir directement de nos bureaux, par abonnement, au prix de 65 SOUS par mois. HUGUES J. DE LA VERGNE, Président et Directeur'



MUTT ET JEFF AU COLLEGE.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No. 1. Commencé le 14 novembre 1915

Le Triomphe de l'Amour

Par MADAME

Angers est une ville de troisième ordre, bien aérée sur les deux rives de la Maine, riche en cet endroit de toutes les eaux que lui ont apportées ses deux vassales; la Mayenne et la Sarthe, qui elle-même s'est gonflée des eaux du Loir. Cependant, malgré ses allures de fleuve, on sent qu'elle n'est point souveraine, mais simple tributaire, un fruit d'union entre les rivages dont nous venons de parler et la Loire, ce fleuve sinuex, impétueux et fantasque, qui fait tour à tour la richesse et la désolation des pays qu'il traverse. La ville a pris de sa rivière je ne sais quoi de triste, de taciturne que l'étranger ressent sans pouvoir l'expliquer. — Charmante ville cependant, mi-partie commerciale, mi-partie aristocratique. Elle a depuis longtemps crevé ses antiques remparts, englobé ses faubourgs, bâti de vastes boulevards bordés de riches maisons,

et planté des jardins publics, où la fanfare militaire se fait entendre plusieurs fois par semaine. Elle est riche surtout. On le voit à ses magnifiques hôtels, à l'étendue de ses magasins, qui renferment tout ce que l'industrie, la science et l'art produisent de plus parfait, aux splendides équipages qui sillonnent ses rues, aussi à la pauvreté de certains quartiers. Car il est remarquable que plus le luxe s'étale sur les pavés d'une ville, plus il est de misère dans ses sous-sols. Angers est une patricienne dont les titres sont presque aussi anciens que notre pays lui-même. Elle fut la capitale des Andes et cité romaine, ainsi que l'attestent les restes d'un capitole et de bains, et un grand nombre de pierres sculptées qu'on retrouve un peu partout. Quelques vieilles rues étroites et sales, des maisons en bois et son vieux château, bâti avec des blocs d'ardoise arrachés aux carrières qui sont à ses portes, rappellent le pittoresque et la tyrannie du moyen-âge. La statue du bon roi René, à la fois poète, peintre, architecte et galant, élevée près du château, comme pour rappeler à ce roi sans royaume, qu'il fut lui-même prisonnier dans un donjon semblable, ne parvient pas à détruire l'impression pénible que produit cette bastille de pierres sombres.

Angers s'honore d'avoir été le berceau de David et de Chevreul, peut-être aussi de la guerre civile qui éclata en Vendée, mais fut couvée dans son sein. Elle a un musée qui, dit-on, est le plus riche de la province, et qui est contenu dans un jardin vigoureux de joyaux qu'il renferme. Nous voulons parler du logis Narrault, bâti, au 15e siècle, par le trésorier de Bretagne, et dont l'architecture est souveraine de grâce et d'élégance. Elle possède également un fort beau théâtre, comme il convient à une ville qui a toujours montré un goût fort prononcé pour les exhibitions théâtrales, et la première en France, à vu, jouer dans ses rues, par le clergé, les saints mystères. Mais malgré toutes les richesses de cette ville, tous les agréments qu'elle peut offrir, on y ressent, ainsi que je le disais tout à l'heure, une sorte d'oppression, comme si de ce passé lointain ou régnait une féodalité tout puissante et cruelle, il restait un souffle errant dans ses rues étroites, et qu'on craignait d'y voir revivre tout à coup.

Il est tout naturel que dans une ville où l'excellent Louis XI accorda sans marchandé la noblesse à maire et à chevins, avec le droit de la trans-écrire à leur lignée, l'aristocratie pul-lula. Mais une remarque que tout étranger fera après un court séjour à Angers, c'est que ces nobles y ont un cachet particulier de morgue et de dédain. Leur alliance étroite avec le clergé qui les domine, les conduit, quoiqu'ils pensent le contraire, en ferait un danger pour la France, si l'Anjou n'était après tout qu'une province, et si le morcellement des terres ne leur enlevait tout autorité sur les esprits mal affranchis des antiques superstitions, et qu'il comprend à l'ex-

ploiter pour le mieux des ses intérêts et de ceux de ses alliés. Il est l'adresse de la renfermer en s'adjoignant la riche bourgeoisie, très fière d'allier sa robe, de s'en dégrasser en servant ceux qui l'écraseraient s'ils étaient leurs maîtres. Donc, l'Anjou est resté le pays réactionnaire par excellence, celui qui lutte le plus énergiquement contre les revendications de la classe ouvrière, qui fait le plus de sacrifices pour le rétablissement d'un roi divin, et repousse avec le plus d'indignation le niveau égalitaire que 89 avait cru imposer à la France.

Partout où les terres sont fertiles, le commerce et l'industrie prospèrent. De nombreuses fabriques s'élèvent donc tout autour d'Angers, et même dans son sein. Des milliers d'ouvriers que la faim livre à ceux qui les emploient, y composent une armée dont le drapeau est le saint cœur de Jésus et de Marie. Un élément indisciplinable y subsiste cependant. Le rude métier de carrier a réuni au ardoisiers de Trélazé des hommes réfractaires au clergé et tout dévoués aux institutions républicaines. C'est de ce noyau qu'est sortie la Marianne, association qui fut brisée par les Espagnols et les Napoléon III après le 2 décembre et dont les membres furent presque tous exilés. La Marianne, est morte, mais l'esprit en est resté aux carriers. Autour d'eux sont venus se grouper quelques ouvriers indépendants, de petits commerçants, que les gros humilient et ruinent, quelques républicains sincères qui marchent les yeux fixés sur un idéal, et se sacrifieraient volontiers pour qu'il devint une réalité. Chacun des deux partis travaille dans l'ombre avec l'espérance d'un prochain triomphe, qui serait pour les uns l'asservissement de tout ce qui n'est pas eux, pour les autres l'avènement de la liberté pour tous, amis et ennemis, l'absorption des trois classes par le tout, la nation.

Ge village aurait pu s'appeler village fleuri, mais, nous l'avons dit, il n'avait pas de nom. Il faisait partie de la fabrique Berger, dont il n'était, par le fait, qu'une extension. Cette réunion de maisons propres, élégantes et fleuries charmait la vue et reposait l'esprit. On sentait que la vie devait être facile dans ce village, que ses murs ne recelaient point de misère. Les idées devaient y être douces, exemptes de ces jalousies malsaines qui engendrent les révoltes. Si la maison du maître était plus étendue que celle des ouvriers, elle ne présentait point de luxe insolent. Quelques domestiques sans livrée en faisaient le service sans morgue, sans cette insolence des valets de grandes maisons qui se font un devoir d'imiter, et souvent d'exagérer les défauts de leurs maîtres. Les travailleurs pouvaient y venir à toute heure du jour sans crainte de s'y voir rebuter. Du reste, M. Berger était toujours au milieu d'eux, ils n'avaient point besoin de lui porter leurs réclamations ni leurs prières; ils les connaissaient et savait aller au devant de leurs désirs, quand il les croyait justes.